

16

D1 MON

1952

*que
sais-je?*

LES MÉDICIS

PIERRE ANTONETTI



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

02595399

92

QUE SAIS-JE ?

Les Médecins

PIERRE ANTONETTI

Professeur émérite de l'Université d'Aix-Marseille I

16

DI Non

1952



DU MÊME AUTEUR

- Histoire de la Corse*, Paris, R. Laffont, 1973 (éd. revue, 1992).
L'histoire de Florence, Paris, R. Laffont, 1976.
La vie quotidienne à Florence au temps de Dante, Paris, Hachette, 1980
(trad. ital. et néerlandaise) (2^e éd. revue, 1990).
Le drapeau à tête de Maure, Ajaccio, La Marge, 1980.
Histoire de Florence, Paris, PUF, 1983 (trad. espagnole, ital. et japonaise)
(3^e éd. revue, 1996).
Histoire de Bastia (en collaboration), Paris, Berger-Levrault, 1983.
Sampiero, colonel français et patriote corse (1498-1567), Paris, France-
Empire, 1987.
Savonarole, le prophète désarmé, Paris, Perrin, 1991 (couronné par l'Acadé-
mie française) (trad. all.).
Trois études sur Pascal Paoli, Ajaccio, La Marge, 1991.
La vita quotidiana a Firenze ai tempi di Lorenzo il Magnifico, Milan
Rizzoli, 1994.



ISBN 2 13048621 5

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1997, avril
© Presses Universitaires de France, 1997
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

INTRODUCTION

Le nom des Médicis est familier à tous les Français cultivés, car il s'identifie à Florence, qui occupe une place de choix dans leur bagage culturel. Et parce que leur histoire fut intimement liée à celle de la France, ils connaissent aussi Catherine, dont le souvenir leur rappelle la Saint-Barthélemy, et Marie, l'épouse fantasque d'Henri IV, le plus populaire de nos rois. En revanche, peu de ces mêmes Français savent que deux papes sont issus de la même glorieuse famille.

Le présent ouvrage se propose d'offrir une brève synthèse de l'histoire de ces Florentins, qui non contents d'avoir régné sur Florence pendant trois siècles, ont occupé le trône de Saint-Pierre et celui de France pendant des décennies. La place manquant pour s'attarder sur chacun d'eux, il a fallu faire un choix et ne retenir que les figures de proue. Cela fut facile pour les deux souverains pontifes et pour les deux reines de France. Cela le fut moins pour les dirigeants de Florence. C'est pourquoi, pour ne prendre qu'un exemple, les cardinaux des XVI^e et XVII^e siècles n'ont pas eu le traitement que méritait leur personnalité.

Une autre difficulté venait de l'impossibilité matérielle de donner à l'histoire de l'Église et à celle de France, la place qui leur revenait quand on évoquait les papes et les reines de France. Il a donc fallu se borner à une simple esquisse et supposer connu le contexte politique et religieux. Quant aux Médicis gouvernants de Florence, il va sans dire que le lecteur

est prié de se reporter aux ouvrages généraux sur l'histoire de Florence.

Si l'on prend de la hauteur et du recul par rapport à l'histoire événementielle des Médicis, on remarque aussitôt qu'elle se partage, pour ce qui concerne Florence et son gouvernement, en deux périodes bien distinctes, tant sur le plan de la chronologie que sur celui des institutions. Chronologiquement, la division est nette entre, d'une part, les XIII^e-XIV^e et XV^e siècles, et, d'autre part, les XVI^e et XVII^e siècles. Des origines à la fin du XV^e siècle, les Médicis sont des bourgeois entreprenants et intelligents, enrichis dans la banque et qui, à partir de 1434, accèdent au pouvoir. Mais, politiquement, ils ne sont rien d'autre, chacun, qu'un « civis primus inter pares », dans le cadre institutionnel de la République, dont les structures essentielles ont été maintenues, même quand ils sont devenus les « rois sans couronne » de Florence. Il en sera tout autrement dès le début du XVI^e siècle, quand ils reprennent possession de leur ville. Renonçant à la fiction républicaine, déjà vide de sens depuis des décennies, ils s'intègrent dans le système monarchique, dans sa variante ducale et grand-ducale. Faute de devenir rois (ils se fussent contentés du titre, inédit en Italie, d'« Altesse Sérénissime »), ils n'eurent de cesse de marier leurs filles avec les Maisons régnantes d'Europe occidentale. Leur réussite fut inégale, mais nos Valois et nos Bourbons les accueillirent volontiers dans leur sein.

Dans l'historiographie républicaine, le problème fut longtemps posé du bénéfice que Florence pouvait avoir retiré du passage de la forme républicaine à la forme monarchique. Un connaisseur aussi compétent que notre Perrens, tout imprégné d'idéal républicain, n'avait pas de mots assez durs pour les Médicis, tyrans ennemis de toute liberté, capitalistes exploitateurs du petit peuple. C'est pourquoi, après avoir consacré plusieurs gros volumes à l'histoire de la république floren-

tine, il expédia en un seul volume les siècles de la domination exclusive des Médicis.

On ne retrouvera rien de semblable ni d'approchant dans notre ouvrage. Certes, exception faite de Côme I^{er}, aucun Médicis des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles ne peut soutenir la comparaison, en termes de grandeur politique, avec Côme l'Ancien ou Laurent le Magnifique. Mais, quelle lignée dynastique a jamais produit une suite ininterrompue de grands hommes d'État? La vérité oblige à dire que la plupart des Médicis des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles se sont bornés à étaler leurs richesses et le faste de leur cour sans autre souci que celui de leur paraître. Et l'Histoire leur a même réservé l'une de ses plus cruelles ironies, en plaçant à la fin de leur destin politique un prince qui est l'un des plus pitoyables de son temps et le déshonneur de leur famille.

Mais, tous, grands, médiocres ou mauvais princes, ont eu en commun la passion du mécénat et le goût des œuvres d'art, donnant ainsi à leur ville une grande partie de l'éclat dont elle continue de briller dans le domaine culturel. Et ce même amour des arts, ils l'ont manifesté non seulement sur les bords de l'Arno, mais aussi sur le trône de Saint-Pierre et sur celui de France. Il leur sera beaucoup pardonné pour cela.

L'histoire des Médicis est « une comédie aux cent actes divers ». La grandeur y côtoie la médiocrité et même la bassesse. La tragique y voisine avec le comique et même la farce. Mais comment oublier Côme l'Ancien, Laurent le Magnifique, Côme I^{er}, Catherine et même, jusque dans ses turpitudes, la pathétique figure de Jean Gaston?

Il est évident que les deux volumes de la collection de la Bibliothèque nationale de France, publiés par la Bibliothèque de la Sorbonne, sont de véritables trésors.

On ne retrouve pas de semblables ouvrages dans aucune autre bibliothèque. Ces deux volumes, publiés par la Bibliothèque de la Sorbonne, sont de véritables trésors. Ils contiennent des documents qui ont été oubliés par les autres bibliothèques. Les deux volumes de la collection de la Bibliothèque nationale de France, publiés par la Bibliothèque de la Sorbonne, sont de véritables trésors. Ils contiennent des documents qui ont été oubliés par les autres bibliothèques.

Mais ces deux volumes, publiés par la Bibliothèque de la Sorbonne, sont de véritables trésors. Ils contiennent des documents qui ont été oubliés par les autres bibliothèques. Les deux volumes de la collection de la Bibliothèque nationale de France, publiés par la Bibliothèque de la Sorbonne, sont de véritables trésors. Ils contiennent des documents qui ont été oubliés par les autres bibliothèques.

Il faut être très attentif pour ne pas se tromper. Les deux volumes de la collection de la Bibliothèque nationale de France, publiés par la Bibliothèque de la Sorbonne, sont de véritables trésors. Ils contiennent des documents qui ont été oubliés par les autres bibliothèques.

PREMIÈRE PARTIE

« ROIS SANS COURONNE » (XIII^e-XV^e SIÈCLES)

Les origines

Les origines des Médicis sont obscures. Ce qui est sûr, c'est qu'ils sont originaires du Mugello, sur la Sieve, un affluent de la rive droite de l'Arno, à une trentaine de kilomètres au nord de Florence, où ils possédaient des terres et des fermes. Mais alors, pourquoi ce nom de « Medici » (« médecins »), que semblent justifier les boules (*palle*) de leur blason, qui seraient des pilules médicinales ?

Ils n'apparaissent dans l'histoire de Florence qu'au début du XIII^e siècle avec l'élection de l'un d'eux (Chiarissimo) dans le Conseil de la Commune. Ils sont alors installés dans le quartier du Vieux Marché et inscrits dans la corporation des Changeurs (« Arte del Cambio »). Du coup, les *palle* de leur blason pourraient être des « besants » (*bisonti*) une petite monnaie byzantine, alors répandue dans tout l'Occident et qui figure dans le blason de « l'Arte del Cambio ». Le nombre de ces *palle* variera avec le temps, de trois à six (au XV^e siècle), dont une bleue portant trois lis de France, par gracieuse concession de Louis XI.

Intégrés à la vie économique de Florence, les Médicis gravissent lentement les degrés du pouvoir politique. Ardingo est élu prieur en 1291, puis gonfalonier de justice (la plus haute charge de la République) en 1296. Son frère Guccio occupe la même charge

en 1299, tout comme Averardo en 1314. Au milieu du XIV^e siècle, l'un d'eux, commandant des milices florentines, paie de sa vie son échec dans le siège de Lucques. Son frère Francesco le venge en complotant contre Gauthier de Brienne, tyran de Florence, que les Florentins chasseront en 1343. Dans cette première moitié du XIV^e siècle, les Médicis forment un clan familial (*consorteria*) nombreux (neuf familles), mais divisé.

Ils occupent néanmoins une place non négligeable dans la classe dirigeante : de 1291 à 1343, 28 des leurs sont élus prieurs. Leur ascension sociale se mesure aussi à leurs alliances matrimoniales avec les plus puissantes familles florentines, les Cavalcanti, les Donati, les Rucellai. Ils se rangent toutefois dans la bourgeoisie marchande dite des « populaires » (*popolani*) qui s'oppose à l'aristocratie féodale des « Grandi » (ou « Magnati »).

Leur caractère violent (de 1342 à 1360, cinq d'entre eux sont condamnés à mort pour crimes de sang) les écarte souvent des charges honorifiques de la République, telles que ambassades ou *podestaties*. En outre, leur niveau de vie reste encore très inférieur à celui des familles les plus riches : ainsi, en 1364, ils sont taxés pour 304 florins, alors que les Strozzi doivent en acquitter 2 062. Ils n'occupent donc, tout bien pesé, qu'une place modeste dans la classe dirigeante.

La peste de 1348, qui ravage Florence, leur a-t-elle été bénéfique en leur permettant de prendre la place des « entrepreneurs » décimés par le fléau ? Il semble bien que oui puisque c'est alors que l'un d'eux, Vieri di Cambio, se hisse à la première place des banquiers florentins, devient banquier des papes et ouvre des filiales à Gênes, Venise et Bruges. Et comme toujours à Florence, la richesse ouvre les portes du pouvoir politique : de 1348 à 1378, 19 Médicis sont élus prieurs.

Cette année-là, l'un d'eux, Salvestro, se signale dans l'épisode dit de la révolte des Ciompi (*tumulto dei*

Ciompi) par son rôle de défenseur des petites gens face aux capitalistes de « Parte Guelfa ». Élu, le 1^{er} mai, gonfalonier de justice, il prend aussitôt la défense des petits artisans, victimes de la dépression économique, et des ouvriers du textile (les « Ciompi »), frappés par la récession. A peine élu, il présente devant la Seigneurie un projet d'amnistie en faveur des victimes de la loi d'*ammonizione*, qui écartait des charges publiques les citoyens suspectés de sympathie pour les gibelins. Repoussée par la Seigneurie, cette proposition est votée par le Conseil du peuple. Ce vote est le signal d'un soulèvement du petit peuple, entraîné par les « Ciompi ». Du 18 au 22 juillet, le feu est mis aux palais des grandes familles de la « Parte guelfa ». Mais quand viendra la réaction, Salvestro sera banni. Malgré cet échec final, il restera, ainsi que sa famille, le type du bourgeois ami de la classe moyenne et du petit peuple (*popolo minuto*).

Les années qui suivent le *tumulto dei Ciompi* voient les Médicis victimes de la persécution des « Magnats » et de la « Parte guelfa », emmenés par les Albizzi et une partie de l'oligarchie du monde des affaires. Ils continuent néanmoins à jouer un rôle mineur dans l'opposition aux grands capitalistes. Prudemment, ils se désintéressent de la politique et se cantonnent dans les affaires et, en particulier, dans celles de la banque, où leur ascension se poursuit.

Giovanni di Bicci (1360-1429)

Cette ascension commence avec Giovanni, dit Giovanni di Bicci, fils d'Averardo, lui-même dit « Bicci », mort en 1363. Giovanni, né en 1360, commence sa carrière dans la banque de son cousin Vieri. Il devient bientôt son associé, puis son successeur, en 1393, quand Vieri se retire des affaires et cède ses parts à Giovanni. Époux de Piccarda Bueri, d'une riche

famille florentine, dont la dot lui permet de devenir majoritaire dans la banque romaine de Vieri, Giovanni ouvre, en 1397, sa propre compagnie à Florence, en association avec deux autres Florentins, mais en étant, là aussi, fortement majoritaire. Le succès lui sourit aussitôt et il peut ouvrir une filiale à Venise, au début du XV^e siècle.

La prospérité de sa banque lui permet d'acheter en 1402 un atelier de tissage de laine, puis, en 1408, un deuxième atelier, qu'il place, le premier, sous le nom de son fils aîné Côme (qui n'a que treize ans), le second sous le nom de son fils cadet Lorenzo.

Le voilà donc, au début du XV^e siècle, à la fois banquier (aux sièges de Florence, de Rome et de Venise, il a ajouté une succursale à Gaète et une autre à Naples) et « entrepreneur » dans l'industrie textile. Son capital le place au premier rang des riches florentins. Les bénéfices considérables qu'il en retire (151 000 florins, de 1397 à 1420) sont investis pour une part dans le circuit bancaire et industriel, pour une autre part dans les propriétés immobilières (immeubles à Florence, terrains et fermes dans le Mugello). La progression des taxes qu'il acquitte montre qu'il est, en 1427, au troisième rang des Florentins fortunés.

Bien que peu porté sur la politique, il est élu prieur en 1402, 1408 et 1414. En 1407, la Seigneurie le nomme podestat de Pistoia. Il est donc tenu par ses concitoyens pour un homme influent et sage.

Sa richesse et son influence sont tels qu'il n'hésite pas à héberger dans son palais le pape Jean XXIII, qui a été déposé en 1415 par le concile de Constance, et dont il paye la rançon exigée par l'empereur pour sa libération. Quand le pape déposé mourra, Giovanni, qui est son exécuteur testamentaire, lui fera élever au Baptistère, en 1419, un magnifique cénotaphe, œuvre de Donatello et de Michelozzo.

En 1420, il se retire des affaires, qu'il confie à ses

deux fils Cosimo et Lorenzo, et peut enfin s'adonner aux études, sous la conduite des meilleurs humanistes de sa ville.

A sa mort, en 1429, il laisse une immense fortune (estimée à 180 000 florins). Ses obsèques sont d'un faste inégalé : l'empereur, les États italiens y sont représentés.

Bref, Giovanni est le « père fondateur » de la banque Médicis, qu'il a placée au premier rang du capitalisme florentin.

Côme l'Ancien (1389-1464)

Né en 1389, Cosimo est le fils aîné de Giovanni di Bicci. Il reçoit une éducation humaniste, à base de latin et de grec, mais il sait aussi le français et l'allemand. Il a été initié tôt aux affaires par son père, qui l'avait mis, à treize ans, on l'a vu, à la tête d'un atelier de laine, et lui faisait faire de fréquents voyages d'inspection des filiales de la banque paternelle. Il s'absentera deux ans, en 1414, et parcourra l'Allemagne, la France et les Flandres, passera trois ans à Rome, au sein de la filiale Médicis. Bref, il acquiert une solide connaissance du monde de la banque. Son mariage avec Contessina, de la riche et vieille famille des banquiers Bardi (qui s'était remise du krach de 1343, provoqué par l'impossibilité où s'était trouvé le roi Édouard III d'Angleterre, confronté à de sévères échecs dans sa campagne contre la France, de rembourser ses dettes envers les banquiers italiens de Londres), lui assure un avenir dans le « Gotha » florentin.

Ses débuts dans la vie politique ne sont pas faciles. Florence est alors dominée par le clan des Albizzi, dont le chef, Rinaldo, voit en Côme un adversaire redoutable, en tant que représentant de la classe moyenne, hostile à la guerre contre Lucques, voulue par les Albizzi et leurs alliés, qui met à mal les finances

de la République. Rinaldo ne voit qu'une solution pour éliminer Côme : le faire emprisonner et condamner à mort ou à un long exil. Il l'attire, sous un prétexte, au palais de la Seigneurie, et le fait mettre au cachot, en attendant de le juger. Mais Côme, qui a corrompu le gonfalonier en charge, peut s'enfuir, après avoir été condamné à dix ans d'exil à Padoue (septembre 1433). Sa famille est persécutée, ses chefs exilés.

Cet exil, passé à Venise, qui lui réserve un accueil chaleureux, ne dure qu'un an. L'appui du pape Eugène IV, l'arrivée au pouvoir d'une nouvelle Seigneurie, qui annule l'exil, permettent à Côme de revenir à Florence dès octobre 1434. Il y est accueilli triomphalement.

Son premier soin fut d'éliminer ses adversaires par le bannissement. A ceux de ses amis qui trouvaient sa vengeance excessive, il répondit qu'il préférerait une ville dépeuplée à une ville perdue et qu'on ne faisait pas de politique avec des patenôtres. Relevons, cependant, qu'il ne se rendit coupable d'aucun crime de sang.

Pendant les trente ans qu'il gouverna Florence, sans aucun titre spécial, en tant que simple citoyen, il appliqua quelques règles simples. La première est la neutralisation de l'opposition politique par le bannissement (pratique courante dans la démocratie florentine), ou par l'arme fiscale, dont on a dit qu'il l'utilisait « comme un poignard », et qui consistait à majorer les taxes fixées par une commission formée d'hommes à sa dévotion. Ces « redressements fiscaux », comme nous disons aujourd'hui, pouvaient être si élevés qu'ils ruinaient la victime. Le cas le plus scandaleux fut celui de Palla Strozzi, riche banquier, homme intègre, de surcroît humaniste et mécène, qui avait pourtant usé de son influence pour obtenir le retour de Côme en 1434.

Avec le même cynisme, Côme favorisait ses amis, qui s'enrichissaient des dépouilles de l'adversaire banni (le bannissement s'accompagnait de la confiscation des biens).

TABLA DES MATIERES

Imprimé en France
Imprimerie des Presses Universitaires de France
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme
Avril 1997 — N° 43 909

DEUXIEME PARTIE
DUC ET GRAND-DUC DE MOSCOU
L'ART VIVANT
Alexandre (1510-1570) 35 — César T. (1510-1570) 41
— François T. (1510-1570) 46 — Ferdinand T. (1530-
1580) 52 — César II (1580-1628) 58 — Ferdinand II
(1610-1670) 58 — César III (1640-1725) 61 — César
Garde (1671-1725) 62 — Anne-Sophie (1667-
1742) 63 — La Maison royale. Gouvernement de la
partie nord (1666-1725) 63

TROISIEME PARTIE
SUR LE TRONE DE SAINT-PETERS
Léon X (1475-1521) 67 — Clément VII (1478-1523) 67

QUATRIEME PARTIE
SUR LE TRONE DE FRANCE
Catherine de Médicis (1519-1588) 67 — Marie de Médicis
(1573-1642) 68

Appendice I — La banque Médicis 119
Appendice II — Le Trésor des Médicis 123
Bibliographie 125



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

